CONVERSATION FAMILIÈRE ENTRE M. LE COMTE DE FALKENSTEIN ET LOUIS XVI.



PARIS.

M. DCC. LXXVII.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

JE ſuis né fort curieux ; j'ai eu plus d'une fois l'occaſion de me repentir de ce petit défaut. En voici une enfin de m'en féliciter. Attiré de ma province à Paris, par l'envie d'y voir l'illuſtre comte ſur lequel tous les yeux allaient s'ouvrir, je voulus bien faire uſage des miens. Je le ſuivais par-tout. Allait-il à la promenade ? J'étais ſur d'y avoir une chaiſe ſur le devant. Dès trois heures, j'étais au ſpectacle, quand il devait s'y trouver. Je n'y manquai pas le jour où la Reine & lui donnerent au public une ſcène ſi intéreſſante ; & je ne fus

ni le dernier à applaudir, ni le moins attendri. Je ne quittais pas Mr. le Comte. S'il m'avait remarqué, il m'aurait pris pour un eſpion. Jamais pariſien n'avait mieux mérité le nom de badaut. Il faut avouer auſſi que jamais empreſſement ne fut plus excuſable. Pour en avoir, il n'était pas néceſſaire d'être oiſif comme moi. J'ai vu des artiſtes, des littérateurs fermer, par la même raiſon, leur attelier pendant pluſieurs jours, & laiſſer la plume & la palette. Mais ils n'ont ſûrement pas perdu leur tems : & pour peu que leur œil ait été obſervateur, ils ont du remporter chez eux une riche moiſſon. L'abeille ne reſte pas toujours dans ſa ruche. Elle va quelquefois butiner dans les parterres ; & ſes promenades tournent au profit de ſes ouvrages. Mais revenons à notre Comte. Il ne faut pas pour cela un grand effort. Je ſus qu'il

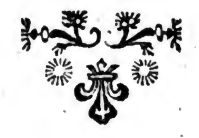
devait retourner à Verſailles. Ce voyage pouvait-il ſe faire ſans moi? Le lecteur monte avec moi dans un caroſſe de la cour. Bon: me voilà à l'œil de bœuf auſſitôt que Mr. le Comte. C'eſt là ſurtout que je le vis, que je l'écoutai tout à mon aiſe. J'ai une excellente mémoire. Le collège des quatre nations en conſerve des preuves authentiques. On peut y voir qu'un jour j'y récitai, étant écolier, les quatre évangiles ſans héſiter ſur un ſeul mot. Mes amis ſavent que ſouvent je recopie mes lettres, quelques longues quelles ſoient, à une virgule près, ſans les avoir ſous les yeux, lorſque j'en veux conſerver un double. Tout le monde ſe rappelle ce cardinal qui répeta une fort longue épitre en vers, qu'il n'avait entendue qu'une fois. Son nom m'échappe: voilà la première fois que je trouve ma mémoire en défaut; & il eſt dur que ce ſoit préciſément au

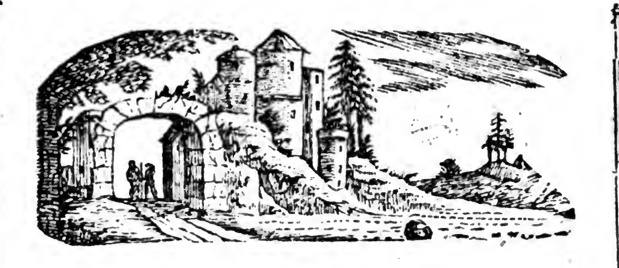
moment où je l'exalte. C'eſt une bonne leçon pour ma vanité. Que l'on croie ou non à ces prétendus prodiges, ma mémoire me rend aujourd'hui un grand ſervice, puiſqu'elle me donne le plaiſir de mettre le public dans la confidence d'une converſation, qui doit piquer ſa curioſité, & dont j'ai été ſeul témoin. Voici comment.

Le Roi venait de rentrer ; & Mr. le Comte continuait à converſer avec nous, comme eut fait un courtiſan qui aurait attendu le moment d'audience. Vous penſez bien qu'on ne fit pas languir Mr. le Comte. Il n'eſt pas accoutumé à faire le pied de grue dans un antichambre. A notre grand regret, on vint l'avertir que le Roi le demandait. Je me détachai du grouppe pour le voir entrer. La tête me tournait un peu. Je m'avançai étourdiment dans un ſallon. Comme je ne connaiſſais pas trop le château, & que

j'ai la vue basse, je me trouve dans la chambre du Roi & m'en apperçois un peu tard. J'allais me retirer bien vite: on l'imagine; mais j'entends du bruit derrière moi. C'était Mr. le Comte qui me suivait de près. Que faire! j'étais entre deux feux. Un grand fauteuil se trouvait heureusement là. Je le pris pour refuge, en attendant le moment où je pourrais m'échapper. Mais il ne vint pas. La providence voulait absolument me faire assister à un spectacle nouveau. J'adorais ses decrets en tremblant, comme il arrive souvent aux dévots. Je m'étais dit cent fois: je donnerais la moitié de ma fortune pour entendre converser familièrement deux souverains. Imbécille que j'étais! Savais-je ce que je désirais! Semblable à ce pâtre de La-Fontaine qui voulait voir un lion, je l'aurais donnée toute entière pour être bien loin. Mais néant.

Il fallut rester tapi derrière mon fauteuil. Le Roi, qui d'abord avait le dos tourné, vint au devant de Mr. le Comte, & la porte fut aussitôt fermée. Le moyen pour lors de sortir! J'étais dans des transes qu'on peut bien concevoir. Je me rassurai pourtant. Ces deux souverains avaient l'air si bon; ils se traitaient si cordialement, que je me croyais en tiers avec eux. Après plusieurs phrases vagues que je ne rapporterai pas, voici comment ils entrèrent en matière. Quelque peu commode que soit ma cachette, je permets au lecteur de m'y oublier, pour écouter mes interlocuteurs.





CONVERSATION

FAMILIÈRE

ENTRE

M. LE COMTE DE FALKENSTEIN ET *LOUIS* XVI.

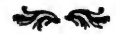


MR. LE COMTE.

IL y avait long-tems, mon cher frère, que les deux Souverains d'Allemagne & de France ne s'étaient abouchés. Ce n'eſt même que de nos jours, que nos confrères ont commencé à avoir des entrevues ſans motifs politiques. Si elles étaient plus fréquentes, je crois qu'il leur arriverait ce que raconte Ciceron de ces haruſpices qui ne pouvaient ſe rencontrer ſans rire.

LE ROI.

Et ils auraient raiſon. Car au fond le culte qu'on nous rend, n'eſt-il pas fondé ſur une eſpèce de ſuperſtition? Quoi de plus précaire que notre puiſſance? Si tout le monde à la fois allait ouvrir les yeux; ſi chaque ſujet allait retirer l'appui qu'il prête à notre trône, véritables rois de théâtre, la piéce ſerait finie pour nous. On nous verrait dans la couliſſe, dépouillés des attributs de la royauté, & rentrant dans la claſſe commune.



M. L. C. Votre ſuppoſition eſt heureuſement impoſſible. Nous pouvons jouir en paix de notre puiſſance, comme ſi nous étions par nous-mêmes ce que nous ſommes par la réunion des forces de l'état. L'aſſemblage de toutes les circonſtances qui pourraient nous l'enlever, ſerait auſſi miraculeux, qu'un changement dans les loix de la nature. Quand un trône eſt affermi comme les deux nôtres, il faut pour l'ébranler des révolutions morales auſſi violentes, que les cataſtrophes

physiques qui bouleversent le globe. Et un souverain qui ne jouirait pas de ses droits avec sécurité, serait plus ridicule qu'un homme qui frémirait dans l'appréhension continuelle d'un tremblement de terre.



L. R. Mais cet homme n'aurait pas tout-à-fait tort, s'il demeurait à Lisbonne ; & pendant plus d'un siècle, Rome, dans le sens politique, fut une espèce de Lisbonne pour les empereurs d'Occident.



M. L. C. Ce fut leur faute. Ils laisserent prendre trop d'empire à leurs soldats ; au lieu que nos gouvernemens, graces à la rigueur de notre discipline, tendent à devenir militaires comme les leurs, sans nous faire redouter les mêmes inconvéniens. Au contraire, ils concourent à rendre notre autorité plus solide. Nos sujets les plus distingués prennent le parti des armes, & voient en nous la source unique des graces. Par-là les armées sont, dans nos mains, des instrumens

que nous pouvons faire mouvoir à notre gré. Il faudrait que le mécontentement fût au comble, pour qu'elles puſſent nous devenir funeſtes. Qui voudra, pour ſignaler ſon animoſité, expoſer ſon état, ſa fortune & même ſa vie ? Tant que nous ménagerons les chefs, de proche en proche nous nous aſſervirons par eux juſqu'aux claſſes du militaire les plus ſubalternes. Que peuvent les officiers ſans les généraux ? Que peuvent les ſoldats ſans les officiers ? C'eſt une voûte dont nous formons la clef. Nous pourrions peſer deſſus, ſans craindre qu'elle s'écroulât.

L. R. Et voilà préciſément l'objet des gémiſſemens de nos politiques. Ils crient tous au deſpotiſme. S'ils oſaient, ils verraient en nous autant de tyrans. Et n'ont-ils pas quelque raiſon ? à l'aide de nos gouvernemens militaires, nous pourrions tout tenter impunément : & notre confrère Guſtave vient de prouver à l'Europe, que nous ne nous en tenons pas toujours à la poſſibilité.



M. L. C. Mais, entre nous, y aurait-il donc ſi grand mal que tous les états fuſſent ſoumis à un deſpotiſme raiſonnable ?



L. R. Ah mon frère ! que venez-vous de dire-là ? vous accouplez des mots qui ne ſe ſont jamais trouvés enſemble. *Deſpotiſme raiſonnable !* Il me ſemble à cette expreſſion voir frémir les mânes de notre grand Monteſquieu.

M. L. C. J'eſtime infiniment Monteſquieu. On n'a pas plus de ſagacité, plus de pénétration, plus de profondeur, plus d'érudition. Mais ne s'eſt-il pas quelquefois laiſſé égarer par l'eſprit de ſyſtême ? Son imagination n'était-elle pas trop vive, pour qu'il fût bien fidèle dans ſes tableaux ? Il nous peint le deſpotiſme avec les traits exagérés dont les poëtes nous repréſentent la vertu & l'amitié. Sous ſa plume, c'eſt un être de raiſon, qui ne ſe réaliſe nulle part, pas même en Turquie. Je crois que ſon intention était bonne. Elle fait honneur à ſon cœur. Il connaiſſait les

excès auxquels peut ſe livrer le deſpotiſme, lorſqu'il eſt abſolument ſans frein : & pour en préſerver l'humanité, il a donné de la vivacité à ſes couleurs, il a peint le deſpotiſme ſous un jour ſi odieux, qu'il a eſpéré qu'on frémirait même d'en approcher. Mais défendons-nous de la frayeur qu'il a voulu nous inſpirer, & voyons ce prétendu monſtre de plus près.

L. R. La tâche n'eſt pas facile, mon frère ; je ne ſais trop comment vous vous en tirerez.



M. L. C. Placé en Europe, dans le moment préſent, le deſpotiſme aurait deux freins plus efficaces que toutes les loix fondamentales. Et quels ſeraient ces freins ? me direz-vous. Ah mon frère ! voyez comme toutes les puiſſances ont les yeux ouverts ſur les démarches de chacune d'elles ; comme chacune ſerait empreſſée de profiter des ſottiſes de ſes voiſines ; comme les opprimés par l'une d'elles trouveraient facilement un aſile chez les autres. Votre révocation de l'édit de

Nantes eſt une eſpèce d'acte deſpotique, dont les inconvéniens ont été bien prompts & bien évidents. Le deſpotiſme ſerait-il tenté d'abuſer ſouvent de ſes droits, après de pareilles leçons ?



L. R. Je conviens qu'intéreſſé à être modéré, il ſerait beaucoup moins redoutable.



M. L. C. Mais je lui vois une autre entrave dans la philoſophie qui s'étend d'un bout de l'Europe à l'autre. Les lumières ont gagné même les ſouverains, & ceux qui les entourent. Le glaive du deſpotiſme n'étant plus porté par des barbares, n'étant plus dirigé par des aveugles, ne ſerait pas plus à craindre, que celui de Thémis dans des mains équitables. L'humanité, la connaiſſance des vrais avantages d'un état préviendraient ſes excès ; & dans la ſituation actuelle de l'Europe, les droits du deſpotiſme ſe réduiraient à la poſſibilité prompte de faire le bien & de prévenir le mal.

L. R. Je vois, mon frère, que vous défendez d'une manière aſſez ſpécieuſe le ſyſtème favori de votre maiſon. Charlequint ſerait tout vain de voir ſes maximes ſoutenues avec autant d'énergie qu'il eût pu le faire lui-même. La bonté de votre ame les rendrait ſans inconvéniens, ſous votre règne; mais tous les princes ne vous reſſemblent pas. Il en eſt entre les mains deſquels elles pourraient être funeſtes, n'euſſent-ils que le défaut d'être faibles. Au reſte, innocentes ou non, je doute que vous parveniez à les faire adopter.



M. L. C. J'en aurais grande envie, je vous l'avoue; & Dieu m'eſt témoin que mes vues ſont honnêtes. J'ai étudié la conſtitution de l'Allemagne, qu'un de vos beaux eſprits appelle aſſez plaiſamment, *une confuſion divinement conſervée*; & je crois qu'il ſerait auſſi avantageux pour le bonheur des Allemands que pour la gloire de l'empereur, de ſimplifier une machine ſi compliquée, dont les mouvemens ſont ſi lents, les coups de vigueur ſi faciles à prévoir & à parer.

L. R. Mais cette lenteur, mon cher confrère, eſt la ſauvegarde de la liberté. Cette foule de formalités preſcrit à chaque état une étude ſuivie de ſes droits. La connaiſſance qu'il en a, empêche qu'on y porte atteinte. Le plus faible même a le droit de ſe plaindre: il eſt ſûr de trouver dans les mots de *libertés* & *d'immunités* des cris de ralliement, qui ne ſont étrangers à aucune oreille allemande.



M. L. C. Vous le croyez? Ces petits états ſe méprennent aux moyens de garder leur liberté. Ils ſe jettent avec confiance dans les bras de quelque voiſin puiſſant qui, tôt ou tard, leur fera certainement plus de mal que je ne pourrais leur en faire. Ils reſſemblent à un homme qui, pour échapper à une réprimande, ſe jetterait par la fenêtre. Mais dites-leur cela, ils ſe méfieront de vous: ils ceſſeraient bientôt de croire à l'évangile, ſi je m'aviſais de le leur annoncer.



L. R. Mais leur méfiance n'eſt-elle pas

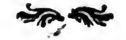
fondée ? Après les exemples qu'ont donnés plusieurs de vos prédécesseurs, peut-on être trop sur ses gardes ?

M. L. C. C'est encore moins méfiance chez eux, qu'enthousiasme pour leur qualité de souverains. Savez-vous, mon frère, qu'ils sont plaisants avec la magnifique idée qu'ils ont de leur rang en Europe ? Savez-vous qu'il n'est guères de petit état qui, avec l'homme & demi qu'il fournit au contingent, & quelques piéces de monnoie qu'il fait battre de tems en tems, pour ne point abandonner ses droits, ne se croie, à peu de chose près, votre égal ? Dans le fonds, je trouve mon compte à ces hautes prétentions : plus ils exagèrent leur rang, plus le mien devient illustre. Je suis le faîte de l'édifice : à force de hausser les colonnes, ils porteront le faîte dans les nues. Je me déplais quelquefois à Vienne, quand je songe au rôle brillant que je pourrais jouer à la tête de l'assemblée de l'empire ; *car, malgré la modestie avec laquelle je voyage, j'ai l'honnête*

vanité qui convient à mon rang. A Vienne, je ne ſuis, pour ainſi dire, qu'un des premiers de mes ſujets. A Ratisbonne, préſident à la diète, c'eſt-là que je paraîtrais dans toute ma majeſté; c'eſt-là que je partagerais avec l'Etre-Suprême le titre de roi des rois. Mon père avait un principal commiſſaire ſi perſuadé de cette vérité, qu'il ſe croyait à Ratisbonne, par ſon caractère repréſentatif, plus que l'empereur lui-même à Vienne. Eh bien! avez-vous des ſujets jaloux, à ce point, d'ajouter du luſtre à votre autorité?

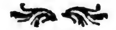


L. R. Mon frère, j'en ai auſſi ſur leſquels je puis compter, quoiqu'ils ne portent pas l'engouement à cet excès. Je vous avoue, par exemple, que je regarde comme les ſoutiens de ma puiſſance ceux qu'on avait peints à mon prédéceſſeur ſous les couleurs les plus odieuſes; ceux à qui l'on avait prêté le projet de la borner, & même de l'uſurper.



M. L. C. Vous voulez parler de vos par-

lements. Ils contiennent d'excellentes têtes, à ce qu'on dit : ils affichent beaucoup de zèle ; mais eſt-il bien pur ? Les ſuppôts de Thémis, quelque graves, quelque équitables qu'ils ſoient, ſont, après tout, des hommes. Or les hommes de notre ſiècle, vous le ſavez, mon frère, ſont furieuſement égoïſtes.



L. R. Je ne m'arrête pas à leurs prétentions, peut-être outrées, peut-être fondées ſur l'intérêt perſonnel. Qu'ils ſoient, ou non, les ſucceſſeurs des états-généraux, je crois leur interpoſition très-utile. J'avoue que je ne ſerais pas tranquille ſur le ſort des Français, ſi j'étais abandonné ſans frein à tous mes caprices. Nos parlements nous en impoſent un qui peut être ſalutaire, ſans jamais devenir odieux. Le cri de la nation m'indiquerait aſſez l'inſtant où ils outre-paſſeraient leurs droits ; & par la nation, je n'entends pas cet eſſaim d'eſclaves qui ne me voudraient voir deſpote, que pour abuſer, ſous mon nom, de leur autorité ; mais la partie ſaine des citoyens qui n'ont nul intérêt à me tromper.

M. L. C. Fort bien, mon frère ; mais comment reconnaître la voix modeſte de ces citoyens, à travers les concerts enivrants des flatteurs & les cris des ſéditieux?



L. R. Qu'un ſouverain conſerve ſon ſang-froid au milieu de ce tumulte ; qu'il ait toute l'impartialité d'un ſage arbitre, le vœu de la nation ira droit à ſon cœur, & il ne s'y méprendra pas. Croyez-moi, mon cher frère, il eſt bien peu de princes qu'il ne fût dangereux d'abandonner à eux-mêmes. Quelque bon naturel qu'on ait, il faut ſe défier de ſes propre cœur dans bien des circonſtances. On eſt ſi prêt de faire le mal, quand on peut le faire impunément ! notre démarche eſt ſi chancelante, ſi mal aſſurée ! Pour la diriger, il nous faut, non pas des entraves, mais des liſières & des appuis : la politique & la philoſophie, dont vous parliez tantôt, feraient des moyens inſuffiſants pour nous contenir. D'ailleurs, des événements ont établi leur règne en Europe ; d'autres peuvent l'en faire diſparaître : au lieu que les loix fondamen-

tales, une fois bien connues, survivent aux révolutions.

M. L. C. Il y a pourtant de grands inconvénients à la multiplicité de ces loix. Il en est de moraux : elles empêchent souvent un prince de faire le bien qu'il désirerait, & qui demanderait de la célérité. Il en est de politiques : la lenteur qu'elles apportent dans les opérations, diminuent beaucoup du poids qu'on aurait dans les affaires. Ira-t-on entamer avec un état ainsi garrotté, une négociation dont le succès dépend du secret & de la promptitude ? Jamais l'Allemagne a-t-elle eu l'un & l'autre de ces avantages, dans aucune de ses démarches ? Aussi, la plupart du tems, nous agissons sans elle. Croyez-vous que la fameuse ligue de Cambrai eût été conclue à Venise même, contre les Vénitiens, si Maximilien eût voulu y associer la pesante machine de l'empire ?



L. R. Oh ! je conviens que votre constitution Allemande a des défectuosités frap-

pantes. Que veut dire, par exemple, un corps dont quelques membres peuvent ſe détacher impunément, & ſe rendre formidable à lui-même? C'eût été bien pis, ma foi, ſi en cédant l'Alſace à Louis XIV, vous l'euſſiez reconnu pour état de l'empire, comme quelques-uns de ſes miniſtres le déſiraient. La diète eût eu bonne grace de le condamner, pour crime de félonie, & de le mettre au ban de l'empire. N'eût-il pas fait comme ce prince qui, de nos jours, s'offrait d'aller chercher lui-même ſon arrêt de proſcription, à la tête de quarante mille hommes?

M. L. C. Ah, mon frère! ne rappellez pas cette anecdote, pour l'honneur du ſaint empire Romain. Je ne ſais qui s'eſt amuſé à ſes dépens, en diſant qu'il n'était ni *ſaint*, ni *empire*, ni *Romain*. Entre nous, (à ſon irrévérence près) il n'a pas eu tout-à-fait tort. *Saint?* le pape lui refuſera ce titre, au moins pour une bonne moitié. *Romain?* Comment prendrait-il celui-là, depuis que Rome en eſt entièrement détachée, & que

l'empereur n'y va plus que comme curieux, ou, tout au plus, comme *comte de Tirol?* Et enfin, qu'eſt-ce qu'un empire dont le chef n'a pas dequoi ſoutenir l'éclat d'un ſi beau titre? On s'étonne que je voyage avec ſi peu de faſte; mais je fais de néceſſité vertu. Vous avez deux cents financiers beaucoup plus à leur aiſe que moi; & ſans la penſion aſſez honnête, à la vérité, que veut bien me faire ma mère, croyez-vous que je puiſſe me tirer d'affaire?



L. R. On dit en effet que, comme empereur, vous avez des revenus aſſez médiocres.



M. L. C. Comment aſſez médiocres! mais je vous les abandonnerais pour cent mille francs, ſi vous vouliez.



L. R. Et ces loix fondamentales ne s'occupent pas davantage de la gloire du chef de l'Allemagne?

M. L. C. Oh ! elles ſont fort longues, fort compliquées, fort prévoyantes : leurs rédacteurs ſont remplis de zèle ; mais ils ont tant de choſes importantes à régler auparavant ! Ils ne peuvent guère, de quelques ſiècles, ſonger à cette bagatelle.



L. R. Vous me donneriez preſque de l'humeur, mon frère, contre vos loix fondamentales.

M. L. C. Comme prince philoſophe, & aimant les lettres, j'y vois encore d'autres inconvénients. Combien de génies leur étude longue & difficile n'enlève-t-elle pas à des ſciences plus utiles & moins inſipides ? Les eſprits ſe deſsèchent au milieu des diſcuſſions ; ils deviennent arides & minutieux : nos poëtes même s'en reſſentent un peu. Bien plus, ce reſpect profond pour les formes, pour l'ancienne *obſervance*, inſpire une méfiance pour les nouveautés, de quelque genre qu'elles ſoient : de-là, loin d'être propres à faire des découvertes, les Allemands man-

quent ſouvent de courage pour adopter celles des autres. Auſſi la barbarie eſt-elle encore ſenſible en quelques-uns de nos cercles, en Baviere, en Weſtphalie, par exemple, comme s'ils étaient relégués au bout de l'Europe.



L. R. Vous paraiſſez, mon frère, bien connaître l'empire qui vous eſt confié.



M. L. C. C'eſt que j'en ai fait une étude particulière : j'y ai cru mon devoir intéreſſé. Penſez-vous que celui d'un ſouverain ſoit rempli, quand il ſe borne à régner par ſes miniſtres ? Il ſe peut qu'une fois le hazard le ſerve bien ; mais ſera-t-il en état de faire par lui-même un bon choix, s'il ne ſait pas apprécier les talents & les lumières ? Et comment les appréciera-t-il, s'il en eſt entièrement dépourvu ?

L. R. Le vœu de la nation pourrait le diriger dans ce choix : il n'a qu'à la conſulter.

M. L. C. Oh, mon frère ! ſouvent les ſujets qu'elle déſigne, trompent ſon attente, parce qu'elle ne les a pas aſſez connus ; parce qu'elle conclut, quelquefois fort gratuitement, d'un talent à un autre. On pourrait être à la fois laborieux, vertueux, intègre, verſé dans la connaiſſance du gouvernement, & cependant mauvais miniſtre. Ce qu'il faut apporter au miniſtère, c'eſt ſur-tout de l'activité, de l'intelligence, de la facilité pour le travail, de la ſoupleſſe, une imagination froide, un eſprit moins brillant que ſain, & ennemi des ſyſtêmes ; & malheureuſement, mon frère, la plupart de ces qualités ne ſe découvrent qu'à l'uſée : l'on ne s'apperçoit de leur abſence, que lorſque les défauts contraires ont déja fait beaucoup de mal. *Je pourrais en citer des exemples récents ; mais je n'aime à tourmenter ni les vivants ni les morts.*

L. R. Je ſens, comme vous, la néceſſité de s'inſtruire, ne fût-ce que pour ſurveiller ſes miniſtres. L'idée qu'ils auraient de notre ſagacité & de nos lumières, les contiendrait.

Mais comment les acquérir, ces lumières? Notre éducation eſt ſi défectueuſe, lors même qu'elle paraît très-ſoignée! On nous donne des inſtituteurs fort éclairés : je le veux; mais ils ſont ſi honnêtes, ſi complaiſants, qu'ils applaniſſent devant nous toutes les difficultés; & cependant on prétend que l'on ne retient bien, que ce que l'on a de la peine à apprendre. Les trouvant toujours diſpoſés à ſatisfaire notre curioſité, nous nous repoſons nonchalamment ſur eux; nous examinons peu d'objets : nous n'en approfondiſſons aucun; & nous apportons enſuite ſur le trône cette habitude, ſouvent funeſte, de juger légèrement, & de nous en rapporter aveuglément aux inſinuations de ceux qui nous entourent.



M. L. C. Il y aurait, mon frère, moyen de ſuppléer à cette éducation défectueuſe. Ce ſerait de voyager, non avec pompe, comme un de nos confrères : c'eſt le moyen de moiſſonner de beaux compliments, de brillantes fêtes, mais non pas des connaiſſances.

L. R. Vous prouvez à l'Europe que cela n'eſt pas impoſſible : on l'avait cru juſqu'ici ; & je ſuis perſuadé qu'il eſt des états dont le ſouverain ne pourrait vous imiter. Moi, par exemple, tout abſolu qu'on me ſuppoſe ; j'obéis au tyran commun de tous les hommes, à l'uſage. Il eſt, pour les rois, ce qu'était autrefois le deſtin pour les dieux, même les plus puiſſants. Les honneurs nous aſſerviſſent malgré nous. J'ai beau vouloir m'y ſouſtraire : il faut céder, en murmurant tout bas de ces brillantes entraves que le peuple nous envie. Il a bien tort : n'eſt-il pas vrai, mon frère ? Ce ſeraient préciſément ces inconvéniens de la grandeur qui devroient le conſoler de ſon obſcurité. Etre toujours gardé à vue ; ne pouvoir faire la moindre démarche, ſans être ſurveillé ; avoir tous ſes pas comptés ; n'oſer intervertir l'ordre de ſes occupations ou de ſes plaiſirs, de peur de déranger, d'incommoder une ſuite nombreuſe qui s'eſt réglée d'après un plan déja tracé ! le beau privilége ! qu'il eſt digne de faire des jaloux ! Il nous prive des plus doux plaiſirs ; de ceux que donne la liberté. Y a-t-il un

ſeul de nos ſujets, s'il a de la ſanté & un peu d'aiſance, qui n'ait, à cet égard, de grands avantages ſur nous? Louis XIV avait bien raiſon de dire, qu'un gentilhomme qui avait dix mille livres de rente, ne le connaiſſait pas, & fouettait ſon lièvre au fond de ſa province, était plus heureux que lui. Du moins, dans cet état, on mange, on ſe promene ſeul, on va à la chaſſe, on en revient quand on veut, & ſans déranger perſonne. Eh bien! je vous le répète, c'eſt cependant ce qu'on nous envie. Et l'on ne ſe doute pas des vrais plaiſirs de la róyauté, dont nous jouiſſons ſi peu! Voir ſes ſujets de près, recevoir immédiatement leurs plaintes & leurs vœux, les ſoulager ſoi-même, ſoit en public, ſoit en particulier; avoir la douceur de s'aſſurer que ces intentions ſont remplies: voilà des jouiſſances que vous connaiſſez, mon frère, & que je ſuis borné à déſirer.

M. L. C. Mais je ne vous pardonne pas, avec la fermeté & l'amour du bien que vous

avez

avez annoncés, de n'avoir pas encore ſecoué des entraves dont le poids vous gêne.

L. R. Ce n'eſt pas auſſi facile que vous le croyez. L'Allemagne paſſe pour la patrie de la morgue & de l'étiquette ; mais je vous aſſure que l'une & l'autre ſont naturaliſées à notre cour, quoiqu'on la faſſe paſſer pour la plus aimable de l'Europe. On y voit de reſpectueux ſerviteurs, qui prétendent que notre majeſté ſerait compromiſe, ſi nous la dépouillions même d'une partie de l'appareil impoſant qui l'environne. Le moyen de ſe fâcher de leurs oppoſitions ! Ils mettent en avant un zèle qui paraît ſi pur, ſi louable ! Il faut même leur ſavoir gré de l'ennui qu'ils nous cauſent. Votre Sœur, en débutant ici, ſemblait leur avoir déclaré la guerre. En effet, quoi de plus propre à mettre en fuite le grave cérémonial, que ſes graces, ſa vivacité, ſon enjoûment ! Je crus un inſtant qu'elle allait en triompher. J'aurais profité de la victoire. Mais vains efforts ! l'inflexible étiquette l'a emporté, & la Reine y eſt aſſervie, comme une autre.

M. L. C. J'ai été plus heureux, ou plus courageux qu'elle. Elle vous dira que je ſuis à Vienne, à-peu-près, comme vous me voyez à Paris. On m'en fait même une eſpèce de grief; mais je ſerai tranquille, tant que je n'aurai d'autres reproches à craindre. A propos de la Reine, mon frère, l'aime-t-on toujours autant? Le français eſt avide de nouveautés. L'affabilité le ſéduit. Il n'en fallait pas davantage pour que ma ſœur en fût d'abord bien reçue. D'un autre côté il eſt un peu léger & inconſtant: il eſt auſſi facile à mécontenter, qu'à ſatisfaire. Voilà de quoi la conſoler de ſon refroidiſſement, ſi jamais elle l'éprouve. Cependant j'ai été bien raſſuré par la manière dont le public Pariſien témoigna ſa joie, lorſque je lui fus préſenté par elle à l'opéra. Je ne pus même cacher mon attendriſſement. Je vous enviai le bonheur de régner ſur un tel peuple. Mes chers Allemands, avec toute leur bonhomie, ne m'ont jamais fait éprouver une émotion ſi délicieuſe.

L. R. Il eſt vrai que l'on a reconnu le cri

du cœur, aux acclamations avec lesquelles vous avez été accueillis tous deux. La Reine y avait part; j'aime à le croire; mais vous auriez pu les exciter même sans elle. Nous n'avons pas de tems à perdre en complimens; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que la manière dont vous vous annoncez, est faite pour séduire tout le monde; & je pardonne presque aux journalistes & aux rimeurs, de s'enthousiasmer sur vous. Je crois cependant qu'au fond leur encens banal ne vous flatte pas beaucoup.

M. L. C. Oh non! je vous le jure: & pour y échapper, je me suis annoncé comme ne recevant aucune espèce d'hommage. Cela prend beaucoup de tems; & je vous prie de me dire à quoi cela sert. Ne sais je pas d'avance tout ce que l'on peut dire sur mon compte, que je le mérite ou non?

L. R. Si nous refléchissions qu'il n'est pas de prince, quelque médiocre, quelque mé-

chant même qu'il ait été, qui n'ait reçu un pareil culte, pourrions-nous en être éblouis? L'Europe, par exemple, a ſur nous deux les yeux ouverts. On a tiré le meilleur augure de notre début: mais qu'en conclure? Convenez, mon cher frère, qu'il eſt bien difficile que nous ſachions ce que l'on penſe de nous. *Que mon pauvre ayeul y a été trompé! Moi-même, qui ne me diſſimulais pas ſes torts, je l'ai été auſſi.* Le mécontentement a beau être général: laiſſe-t-on parvenir les murmures jusqu'à nous? Ils viennent expirer ſur le ſeuil de notre palais. On n'y donne accès qu'aux actions de graces de ceux que nous obligeons (car enfin il faut bien que nous obligions quelqu'un); qu'aux éloges de quelques courtiſans qui nous ménagent, qui nous aiment peut-être, mais parce qu'ils n'exiſtent que par notre faveur. Quelque plainte arrive-t-elle juſqu'à notre trône? On nous la rend ſuſpecte. On nous peint les auteurs comme des ſéditieux. On nous raſſure en nous diſant qu'il eſt impoſſible de contenter tout le monde, même quand on eſt dans une claſſe inférieure, & que cette dif-

ficulté augmente à proportion du rang que l'on occupe. C'eſt ainſi que nous nous acheminons vers notre dernière heure, dans une parfaite ſécurité. Quelques larmes vraies ou feintes de ceux qui nous entourent, nous ſont offertes comme les interprètes des vœux de toute la nation ; mais ces hommages nous ſuivent à peine juſqu'au bord de la tombe. Loin d'y emporter ces regrets conſolants qui prolongent l'exiſtence, trop heureux de ne pas y emporter des malédictions : trop heureux de ne pas paraître devant l'Etre Suprême, chargés de la haine de nos peuples.



M. L. C. Je ſuis enchanté, mon frère, de voir en vous ces ſentimens. Pourquoi vos ſujets ne ſont-ils pas témoins de cet entretien ? Vous n'auriez plus à craindre de vous méprendre ſur leurs véritables diſpoſitions. Mais je crois que ſans cela vous ne devez guéres en douter.



L. R. Eh qu'en peut-on ſavoir ? Louis

XV. a été loué jusqu'au dernier moment; & sincèrement, par ceux qui le connaissaient : car il était bon. Mais nommez-moi le souverain pour qui l'encens ait cessé de fumer de son vivant. Néron même, souillé des crimes les plus horribles, était fatigué des hommages du sénat.



M. L. C. C'est qu'alors les romains étaient parvenus à un degré d'avilissement auquel les Français ne parviendront jamais. Comme cette nation est vive & franche, on peut facilement démêler ses vrais sentiments. Ne croyez cependant pas, mon frère, la voir dans ceux qui nous entourent. Ils changent de masque, suivant les circonstances. Mais paraissez, sans être attendu, dans les assemblées publiques, au spectacle, aux promenades. Ne vous laissez pas éblouir par le cortège qui environne le méchant souverain comme le bon, par ces marques de respect que l'on rend au simulacre de la royauté, & auxquelles le Roi soliveau aurait eu des droits, aussi bien qu'Henri IV.

L. R. Il eſt vrai que ces ſignes d'affection ſont auſſi équivoques, que ces complimens banaux qu'on ſe prodigue en ſociété.



M. L. C. Sans doute; mais au milieu de ce tumulte, au milieu de ces convulſions, épiez les traits du grand nombre des ſpectateurs. Voyez ſi leur empreſſement ne vient que de la curioſité. Voyez ſi leur figure ſeule ſe prête machinalement à l'allégreſſe publique. Pour vous guider, prenez bien plutôt garde au citoyen obſcur qu'au ſujet d'une claſſe ſupérieure. Celui-ci, fut-il ſincère dans ſes démonſtrations, ne peut-être déſintereſſé comme l'artiſan, qui n'attend rien de vous, qui n'eſpère pas d'être remarqué. Je ne ſais lequel de vos orateurs modernes a dit qu'en pareil cas, *le ſilence du peuple eſt la leçon des rois.* Croyez, mon frère, qu'il n'en eſt pas de plus éloquent, qu'il n'en eſt pas de plus formidable pour un roi, qui ſait apprécier l'affection de ſes ſujets. C'eſt le ſilence de la terreur. C'eſt le calme qui annonce une tempête. Mais nous avons, & vous ſur-tout, mon

frère, des moyens sûrs pour la conjurer. Ayez un air d'intérêt pour vos sujets mécontens : écoutez leurs plaintes. Il est bon, il est aimant, il est facile, votre peuple ; témoignez le désir de le soulager ; & quand vous ne rempliriez pas tout-à fait son attente, le voilà désarmé. Voulez-vous vous l'attacher sincèrement ? Exercez-vous même quelques-uns de ces actes de bienfaisance, dont les rois se reposent presque toujours sur d'autres : comme s'il y avait de plaisir plus vif que celui de faire du bien ; comme si nous pouvions nous rapprocher plus sûrement de la divinité. Rousseau nous avait bien dit :

Images de Dieu sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur pouvoir doit éclater ?

Mais nous prêtons l'oreille aux poëtes, quand ils nous louent ; & nous nous moquons d'eux, lorsque, dans leur sublime langage, ils nous donnent des leçons.

L. R. Mais, mon frère, ces occasions de juger les vraies dispositions de son peuple,

ſont rares. Elles doivent même l'être, pour produire quelque effet. On s'accoutume à l'éclat de la royauté, comme à tout le reſte : & il faut, avec le françois ſur-tout, obſerver un milieu entre l'extrême popularité qui dégrade, & la hauteur dédaigneuſe qui n'inſpire que la crainte, & ne laiſſe guère de place à l'amour. Je voudrais des moyens plus ſurs de ſavoir ce que l'on penſe de moi.



M. L. C. Il en eſt d'autres, mon frère, moins équivoques encore que ces apparitions en public, qui peuvent exalter un peu les têtes, & tirer les ſpectateurs de leur état naturel. Mais ſe gliſſer humblement dans la foule, pénétrer, ſous un habit ſimple, chez un artiſan, s'inſinuer dans ſa confiance, le queſtionner : c'eſt là qu'un ſouverain peut goûter des plaiſirs bien purs, ou recevoir des leçons bien ſalutaires. Votre bon Henri s'eſt ſervi, plus d'une fois, de ce ſtratagême innocent. J'en ai auſſi eu le courage ; & le haſard m'a aſſez favoriſé, pour que je n'aie pas eu lieu de m'en repentir.

L. R. Je vous répondrai encore, mon frère, que ce moyen ne peut s'employer que rarement. Si vous le répétez, on sera en garde contre tous ceux que l'on ne connaitra pas; & la dissimulation se glissera dans l'obscur attelier, comme à l'œil de bœuf. D'ailleurs il est un peu dur d'exposer son repos au hasard de faire une triste découverte.

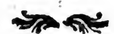


M. L. C. Ah mon frère! que dites-vous-là? Pouvez-vous avoir cette crainte? Si vous ne contredisiez mon observation, je vous dirais: malheur au souverain qui redouterait une telle entrevue! C'est qu'il n'est pas sûr du cœur de ses sujets. C'est qu'il n'en est pas digne. Mais je suis bien loin de prononcer cet arrêt: l'exemple de mon beau-frère m'en fait sentir toute l'injustice.



L. R. Je croirai, tant que vous voudrez, à la bonté de ces moyens, dans quelques circonstances; mais je soutiendrai toujours que les subtilités des flatteurs peuvent les ren-

dre insuffisans. Ce sont des êtres si dangereux. Vous ne vous imaginez pas combien je les redoute.



M. L. C. En ce cas, mon frère, tranquillisez-vous. Il ne sont plus dangereux, dès que l'on s'en méfie.

L. R. Avez-vous observé, comme moi, leur manège? Ils semblent conjurés contre nous, dès que nous paraissons sur le trône. A peine avons-nous pris place sur le nôtre, que nos éloges ont retenti d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans un enthousiasme que j'ai été tenté de croire sincère, j'ai été mis à côté de Henri IV. Mais qu'ai-je fait, je vous prie, que de témoigner l'envie si naturelle de bien faire? Ai-je gagné des batailles? Ai-je conquis mon royaume, autant par ma bonté, que par ma valeur? Mes lauriers sont-ils arrosés de mes larmes? Exalter ainsi un jeune souverain, avant qu'il ait fait quelque chose, n'est-ce pas le dispenser

de jamais rien faire? La raiſon & l'expérience d'un ſage pourraient à peine tenir contre de pareils pièges. Comment veut-on qu'un Roi de vingt ans y réſiſte? Il a beau apporter une âme honnête ſur le trône. Elle ne ſera pas longtems à être ſéduite. Voilà ce qui doit nous faire trouver l'art de regner le plus facile de tous. Dans tous les autres, c'eſt par de longs apprentiſſages qu'on s'éleve, à peine, au-deſſus de la médiocrité. Dans celui-ci, le plus épineux de tous ſans doute, nos premiers eſſais ſont des coups de maîtres, ſi l'on en croit les adulateurs. Comment ferions-nous des efforts? On nous perſuade qu'ils ſont inutiles, puiſque nous nous trouvons, ſans nous en être doutés, avoir opéré des merveilles. L'indignation que j'éprouve contre la flatterie m'a ſouvent inſpiré l'idée de la défendre par une loi bien formelle, & de punir ſévérement ceux qui y contreviendraient.

M. L. C. Ce projet, mon frère, fait honneur à votre cœur; mais l'exécution en ferait impoſſible, & vous ſavez de quelle con-

ſéquence il eſt, de donner des loix dont on eſt obligé de ſouffrir l'infraction.

L. R. C'eſt auſſi ce qui m'a retenu. Je me ſuis dit : mais pour éluder votre loi, tous les eſprits redoubleront d'efforts. On cherchera des tournures nouvelles. On en trouvera d'ingénieuſes, contre leſquelles il ne ſera pas poſſible de ſévir. La flatterie en deviendra plus fine, & par conſéquent plus dangereuſe. Comment ſavoir mauvais gré des peines que l'on prend pour nous plaire ? Notre amour propre eſt ſi facile à ſéduire ! Il eſt ſi porté à excuſer ceux qui le careſſent ! Cette haine même des flatteurs deviendrait une matière aux éloges les plus glorieux. Un homme d'eſprit, qui m'avait beaucoup connu, laiſſa échapper dans ce genre un trait fort ingénieux en ma faveur, au commencement de mon règne. --- *On diſait autrefois aux rois, méfiez-vous des flatteurs : à préſent il faut dire aux flatteurs, méfiez-vous du Roi.* --- Jamais la flatterie elle-même fut elle plus adroite ? C'eſt-là un de ces cas où ma loi

ferait reftée fans exécution. Mais, au moins, nous devrions témoigner tant de répugnance pour les adulations gratuites, que perfonne n'ofât nous donner des éloges qui n'euffent quelque fondement.



M. L. C. Fort bien, mon frère; mais quel eft celui de nous qui fe rend affez de juftice, pour avouer qu'il ne mérite pas ce qu'on dit à fon avantage. Notre crédulité eft telle que l'on pourrait, je crois, louer impunément un roi boffu fur l'élégance de fa taille. *On a beaucoup parlé de notre air majeftueux, de nos traits auguftes; cependant qu'avons-nous de fi augufte, de fi majeftueux?* Envain l'exemple des autres nous apprend-il que les qualités des rois font toujours exagérées, que fouvent on leur en crée d'imaginaires. Chacun d'eux fe flatte qu'il fait exception à la regle générale, qu'il eft le feul à qui l'on parle fincèrement. Le duc de la Rochefoucault a dit: *l'amour propre eft le plus grand des flatteurs.* Rien de plus vrai, mon frère, & fur-tout pour les rois. Il y

aurait peut-être un moyen de ſuppléer à ce qu'on n'oſe leur dire de leur vivant. Ce ſerait celui qu'on employait aux funérailles de ceux d'Egypte. Si la crainte de ce jugement rigoureux ne produiſait rien ſur celui qui doit le ſubir, du moins, en le prononçant, on pourrait donner d'excellentes leçons à ſon ſucceſſeur.



L. R. Cela vaudrait, en effet, beaucoup mieux que notre uſage des oraiſons funèbres, qui me paraît un des abus les plus inſenſés de l'éloquence. Les orateurs ſacrés ne ſe ſervent guère du pouvoir dont ils ſont dépoſitaires. Ce ſerait le cas de tonner ſans inconvéniens. Ils adouciſſent leurs traits. On dirait qu'ils redoutent la cendre à laquelle ils rendent un dernier hommage. Devrait on ſouffrir que la chaire de vérité retentit de ces menſonges éclatans? Notre ſévère, notre mâle Boſſuet lui-même n'eſt pas plus à l'abri de ce reproche, que tous les autres. Il a ſouvent le courage d'humilier les grands de la terre aux pieds de la Divinité; mais

comme il eſt empreſſé de réparer cette eſpèce d'attentat par les louanges les plus outrées! quelle adreſſe à excuſer les défauts, à faire valoir les plus foibles mérites! Je ſuis quelquefois ſi révolté de ſemblables lectures, que, tout en admirant la ſublimité du génie, je ſuis tenté de ranger tous ces orateurs parmi les vils adulateurs, & de proſcrire leurs productions comme les piéges les plus dangereux que l'on puiſſe tendre à la faibleſſe.



M. L. C. Votre humeur ſerait plaiſante, mon frère, ſi elle avait un objet moins grave. Mais vous êtez bien bon de vous indigner contre meſſieurs les orateurs. On ne doit en vouloir aux trompeurs, que lorſqu'ils ont envie de nous tromper. Nos auteurs d'oraiſons funébres ſavent bien qu'on ne les croit point. Ils n'y prétendent même pas. Tout ce qu'ils nous diſent, eſt ſans conſéquence. On n'y attache pas plus, qu'à ces formules par leſquelles on termine les lettres. Combien de perſonnes ſe diſent les *très-humbles ſerviteurs* de gens qu'ils voient

avec

avec *dédain*, & à qui ils ne rendraient pas le plus leger *ſervice*.



L. R. Vous êtes mon ainé, M. le Comte. Vous avez, depuis longtems, le pas ſur moi en Europe; & puis je ſuis chez moi. Allons, de toutes façons, c'eſt à moi de céder. Mais ſi vous continuez à abuſer ainſi de vos droits, j'appellerai la Reine à mon ſecours. Elle aura, je crois, un peu plus d'aſcendant ſur vous.

M. L. C. Ah oui; je reconnais en elle, avec plaiſir, celui que doit avoir une ſœur chérie. Heureuſement pour nous, elle n'a pas tout-à-fait ſuivi le précepte de l'Evangile, qui dit d'abandonner tous ſes proches pour ſon mari. D'ailleurs, ſoit dit ſans reproches, mon aimable beau-frère, grace à vos ménagemens, tous nos droits ſur ſon cœur ſont encore en leur entier. Pourquoi renoncerait-elle à ſon ancienne famille? Vous n'avez pas encore daigné ſceller ſon adoption dans la vôtre.

L. R. Ah vous venez de 300 lieues, M. le Comte, pour me chercher à Verſailles une querelle d'allemand ! Allons, ce n'eſt pas joli. Vous interprétez bien mal les égards que j'ai pour ma charmante moitié. Eh gubi, cette gaité folâtre qui m'enchante, tant de fraîcheur, tant d'agrémens ne demandaient-ils pas grace ? Pour reſter inflexible, il eut fallu avoir la férocité de vos voiſins les Coſaques. Vous voudriez que le Roi de la nation la plus galante, ne donnât pas l'exemple des ſacrifices que nous devons à ce ſexe, l'objet de nos hommages ? Nous ne ſommes, vous & moi, tout au plus que les premiers de ſes ſujets. Ses decrets n'ont pas beſoin d'être enrégîtrés par mes parlemens, ni d'être agréés par votre diette. Nous ſubiſſons, ſans murmurer, le joug de ces aimables tyrans ; & c'eſt d'un deſpotiſme pareil dont je vous aurais pardonné d'entreprendre l'apologie.

M. L. C. Mais je vois, mon cher beau-frère, que vous éludez aſſez joliment la queſtion ; & voilà ce qu'on appelle ſe tirer d'af-

faire en français aussi ingénieux que galant.



L. R. Ah ! pour galant, je ne le suis pas. Il n'y a rien de moins galant que d'aimer bonnement sa femme ; & je vous avoue que j'ai ce ridicule-là. C'est peut être le seul article dans lequel j'ai eu le courage de déroger à l'usage ; encore pour m'en savoir quelque gré, faut-il n'avoir pas vu Antoinette. Si d'un côté elle caresse un peu la mode ; de l'autre elle m'y fait porter une furieuse atteinte.



M. L. C. Cela peut se réparer. Nous avons, nous autres souverains, un grand avantage ; c'est que quand nous ne nous réglons pas sur la mode, la mode se règle sur nous.



L. R. Malheureusement cela est plus fréquent dans le mal, que dans le bien. Je ne sais qui a dit :

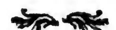
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Mais lorsque Louis XIV. devint dévot,

on ne le devint pas pour cela, on ſe contenta de le paraître ; & le mal fut plus grand qu'auparavant.



M. L. C. Vous n'avez pas la même choſe à redouter, quant à la fidélité conjugale. On ne la joue pas long-tems. On n'y réuſſirait pas ; & puis cela gênerait trop. Vous faites diſparaître le ridicule qu'on y avait attaché ; & croyez, mon cher frère, que la crainte de ce ridicule détache bien des maris, & excuſe les écarts de bien des femmes. Votre exemple rendra tôt ou tard les uns à la ſécurité, & les autres à la vertu.



L. R. Je le ſouhaite ; car j'ai trouvé les mœurs dans un état pitoyable.



M. L. C. Vous les rétablirez ; vous êtes ſur la voie ; & la population gagnera à ce changement. Les garçons, ne voyant plus jour à vivre ſur le commun, prendront le

parti déſeſpéré de cultiver un héritage en propre ; & meſſieurs les maris s'attacheront davantage à fertiliſer le leur. Vous ne tarderez pas à recevoir une députation en forme de ce corps ſi maltraité. Vous remarquerez la ſérénité ſur les fronts de ces membres ; & la confrairie à laquelle on les aggrégeait preſque tous, diminuera à vue d'œil.



L. R. Notre converſation ne languit pas ; mais elle s'éloigne un peu de ſa ſource. Après avoir gravement diſſerté ſur le deſpotiſme & ſur les loix, nous voilà tombés ſur le front des maris. Ceux qui nous ſavent enſemble, nous croient fort ſérieuſement occupés. Ils ne ſe doutent pas que le *chef du St. Empire Romain & l'héritier des Bourbons* puiſſent plaiſanter, comme le moindre de leurs ſujets.



M. L. C. Il ſerait bon que la plaiſanterie nous fût interdite. Il ne nous manquerait plus que cela, pour être tout-à-fait à plaindre.

L. R. Aussi notre bon La-Fontaine a bien eu raison de dire : qu'il *tiendrait un roi bien malheureux, s'il n'osait rire.* Selon lui, *c'est le plaisir des Dieux.*

M. L. C. Oui ; mais l'ignorance fait presque toujours de nous une espèce d'êtres intermédiaires entre les dieux & les hommes. On nous attribue tous les inconvéniens de ces deux états, sans aucun de leurs privilèges. On nous fait l'honneur de trembler devant nous, & rarement celui de nous aimer. Liberté presque entière pour le mal, & toujours les mains liées pour le bien. Si l'on nous examinait de près, si l'on nous dépouillait de tout ce qui nous entoure, on verrait que nous sommes, en tout, semblables aux autres hommes. Mais non ; on nous impose des tâches pour lesquelles il faudrait être des dieux ; &, pour les remplir, nous avons encore plus de faiblesse, que le reste des hommes : &, sans prendre garde à nos moyens, on nous juge rigoureusement d'après nos devoirs.

L. R. Ah ! voilà la converſation qui remonte peu-à-peu, & nous reprenons la gravité qui convient à des ſouverains en pourparler. Je gage que bien des curieux ſe caſſent la tête à deviner le motif du nôtre. Quelque alliance ſans doute, ſe diſent-ils ; quelque tranſaction pour l'Alſace ou la Lorraine : ou bien ils ſe concertent dans ce qu'ils ont à faire avec l'Angleterre. A propos de l'Angleterre, quel parti embraſſez-vous dans ſa querelle avec ſes colonies ?

M. L. C. *En conſcience, nous ne pouvons nous empêcher d'être royaliſtes.* Je pourrais, à la vérité, conſidérer mon confrère Georges ſous un autre point de vue. Comme Electeur de Hannovre, il eſt un des chefs de ce Corps Evangelique qui voudrait balancer l'autorité Impériale. Mais heureuſement, ce corps n'eſt pas encore aſſez formidable, pour que j'oublie que ſes membres ſont, avant tout, membres de l'Empire. Pour vous, mon frère, vous avez quelques raiſons de n'être pas tout-à-fait royaliſte.

L. R. Il eſt vrai que l'Angleterre, comme puiſſance maritime, pourrait me cauſer quelque ombrage. Mais ſi elle continuait à s'épuiſer avec ſes colonies, & qu'elle me laiſſât le tems de réparer ma marine, ſa ſupériorité ſur les mers ne ſerait plus ſi décidée.



M. L. C. Vous prenez bien le chemin de la balancer, mon cher frère. On le dit partout, & je veux m'en aſſûrer par moi-même. Je vais faire, à mon aiſe, tout le tour de vos côtes.



L. R. Ah ſi vous voyez tout en détail, comme vous avez commencé, vous finirez par les connaître auſſi bien que les vôtres.



M. L. C. *Auſſi bien que les miennes!* Vous ne voulez pas, à ce qu'il paraît, être en reſte avec moi? Vous me raillez à votre tour. Mais je ſuis tout conſolé d'avoir ſi peu de côtes dans mes états, d'ailleurs aſſez vaſtes. J'aurais bien, comme un autre, envie d'a-

voir une marine : mais je ſais me faire une raiſon. *C'eſt-là qu'il faut de la philoſophie à un ſouverain, comme à un autre homme. Il ne doit pas s'arrêter aux déſirs qu'il lui eſt impoſſible de remplir*; & je vous réponds de voir vos ports de Breſt, de Rochefort & de Toulon avec grand plaiſir, mais ſans jalouſie. Car, après tout, chaque état a ſes avantages. En eſt-il un ſeul qui les réuniſſe tous? Vous-même, mon frère, qui règnez ſur le plus beau climat de l'Europe, ne ſeriez-vous pas dans le cas, de m'envier mon or & mes beſtiaux de Hongrie? Avez-vous du vin à oppoſer à celui de Tokai? Je me rappellerai ces tréſors, en voyant ceux de votre marine; & rien ne troublera la ſatisfaction que j'aurai à les examiner.



L. R. Ah! c'eſt bien me faire la cour que de s'intéreſſer à ma marine. Je m'y affectionne tous les jours de plus en plus. Tout le monde me répete que je ſuis plus grand à Breſt, qu'à Verſailles. Il me prend des envies de m'y fixer. Du moins ne manquerai-

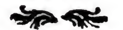
je pas d'y aller l'année prochaine. C'eſt un voyage qui va devenir à la mode. Le comte d'Artois & vous n'y aurez pas peu contribué. Il faut avouer auſſi que Breſt offre, dans ce moment ſur-tout, un ſpectacle bien impoſant. Vous ne manquerez pas, ſans doute, d'y aller voir mon eſcadre en rade.



M. L. C. Je me propoſe bien de viſiter à mon aiſe pluſieurs de ſes vaiſſeaux.



L. R. Je ne ſais ſi ce ſera bien prudent, mon frère. J'ai là bas des officiers de marine, qui n'entendent pas raillerie. Si j'allais charger un d'eux de vous garder poliment à ſon bord, juſqu'à nouvel ordre?



M. L. C. Il eſt vrai que vous auriez beau jeu; moi me trouvant à 450 lieues de ma capitale. Ce ſerait alors qu'on pourrait bien dire: *Que diable allait-il faire dans cette galère?* Beau moment pour vous venger de

Charlequint, que votre généreux François I. laissa si bonnement échapper !



L. R. Mais je ne vous réponds de rien.



M. L. C. Oh! ce serait pousser bien loin la rancune. Mais, au moment de la crise, je me rappellerai que le françois n'est pas vindicatif.



L. R. Faites mieux, mon frère. Rappelez-vous que la Reine est votre sœur.



M. L. C. Cette idée flattera mon cœur en tous les tems; mais elle ne diminuerait pas ma peur, si j'en avais. Car vous ne savez que trop, mon frère, que nous autres souverains nous sommes dans l'habitude de faire céder les droits du sang aux raisons d'état. Mais heureusement nous sommes dans la meilleure intelligence. Je monterai à bord de vos vaisseaux, sans crainte. J'examinerai

tous vos autres ports avec la même attention, &, quoique vous en disiez, avec la même sécurité; mais sans projets. Comment pourrais-je en avoir ? *Je n'ai dans ce moment que deux frégates, l'une en mer, & l'autre sur le chantier. Vous voyez que je ne suis pas gascon.*

L. R. Mais vous pourriez, dit-on, prendre, avec le tems, votre rang parmi les puissances maritimes ?

M. L. C. J'ai, à la vérité, une couple de ports sur la mer Adriatique; mais ils ne nous servent guère qu'à recevoir ceux qui veulent bien nous visiter. J'ai des bois de construction. La Hongrie pourrait me fournir d'abondantes provisions pour ma marine. J'aurais même besoin d'un débouché pour ses riches productions. Ce serait le moyen de les multiplier. Je ne manquerais pas de bras pour la navigation. Mais il y a encore loin de là à une marine en règle. Aussi n'ai-je d'autres projets, que de satisfaire ma curio-

ſité. Je ſais bien qu'on me prête d'autres vues, & que de profonds politiques voient déja des ports creuſés & fortifiés ſur les côtés d'Iſtrie & de Dalmatie; comme ſi une inſpection ſuperficielle des vôtres devait beaucoup ajouter à mes facultés préſentes. Mais c'eſt une manie générale de nous prêter toujours de grandes vues. On ne veut pas ſe mettre dans la tête que, comme les autres hommes, nous ſommes guidés par des motifs ordinaires ou même par des caprices. Que mon voyage en France a fait former de conjectures! On ne peut ſe figurer que le plaiſir d'embraſſer ma ſœur, ait ſuffi pour m'y amener. Au-deſſus des autres hommes par les forces politiques, on nous fait le triſte honneur de croire au-deſſous de nous les ſentimens de la nature. A ce prix, mon cher frère, voudriez-vous de la ſouveraineté?



L. R. Non ſans doute; & votre entrevue avec la Reine m'a convaincu, qu'à cet égard nous avons la même manière de voir. Il eſt inconcevable, en général, combien

l'on ſe forme de fauſſes idées ſur nous. Que d'inconſéquences dans la façon dont on nous juge! nous échappe-t-il un propos qui annonce un peu d'eſprit, ou une ſaillie aſſez heureuſe? on exalte, on admire ces traits comme fort extraordinaires. On ne s'apperçait pas que s'extaſier ainſi à peu de frais, c'eſt trahir une idée peu avantageuſe ſur notre compte. On célèbre, on commente ce qui aurait été à peine remarqué dans un particulier. D'un autre côté, nous échappe-t-il une phraſe peu réfléchie? Laiſſons-nous appercevoir notre ignorance ſur quelque objet? On s'en étonne; on nous critique comme un auteur qui a eu le tems d'arranger ſes périodes, comme un ſavant qu'on doit rarement trouver en défaut; enſorte que ſouvent on nous traite comme l'homme le plus inepte, & l'inſtant d'après comme l'homme le plus éclairé.

M. L. C. Ce que vous dites-là, j'en ai fait l'expérience plus d'une fois, dans mes voyages. J'ai vu rapporter, dans les pa-

piers publics, avec éloge, des propos que j'avais oubliés, & qui en méritaient autant de tout le monde, ou des actions auxquelles je n'attachais pas le moindre prix. Cela revient à ce que vous disiez tantôt, mon frère, que c'est le moyen de nous gâter sans retour, que d'exalter ainsi des minuties. Le procédé contraire vient d'une autre cause, quoiqu'il parte quelquefois des mêmes personnes. Ceux qui nous approchent rarement, se figurent toujours que nous sommes en tout supérieurs aux autres, & nous jugent en conséquence. On dit quelquefois que *les grands savent tout, sans avoir rien appris.* Ce n'est qu'une plaisanterie : eh bien ! on nous juge comme si cela était réel.

L. R. Nous mériterions cependant bien plus d'indulgence, qu'aucun de nos sujets, à l'égard des lumières, comme à l'égard des vertus. Ce qu'on nous apprend, on nous l'apprend si superficiellement. Nos dissipations sont si fréquentes ! Nous perdons tant de tems en de vaines formalités. On nous

expoſe ſi rarement les choſes telles qu'elles ſont! Et quant aux vertus, mon cher frère, on devrait nous ſavoir gré du peu que nous en avons. Tant de choſes concourent à nous en priver tout-à-fait! On a beau dire: les vertus ne s'aquièrent pas ſans efforts. Et quels efforts nous preſcrit-on dans notre éducation? Aucun. On court au-devant de nos déſirs. On flatte nos faibleſſes. Il faut être né bien bon, pour ne pas être bientôt perverti.

M. L. C. Je me ſuis, d'après cela, ſouvent étonné qu'il n'y ait pas eu plus de princes décidément méchants. Je m'en ſuis demandé la raiſon, & je crois que la voici. Tous nos penchants, auxquels on laiſſe un libre cours, s'affaibliſſent mutuellement. Nous ſommes, tour-à-tour, ce que nous voulons, & nous ne prenons pas un caractère décidé. Nous reſſemblons à un ſultan entouré, dans ſon ſerrail, de femmes ſéduiſantes. La facilité avec laquelle il peut en jouir, le met à l'abri d'un amour violent. Chacune d'elles, peut-être, lui inſpirera,

à

à ſon tour, un goût paſſager ; mais il y a à parier qu'il ne deviendra éperdument amoureux d'aucune. Comme on nous laiſſe, à-peu-près, contenter toutes nos paſſions, aucune n'aquiert aſſez de force pour nous rendre bien dangereux. J'en excepte ces conquérans qu'on eſt convenu d'appeller des héros ; mais heureuſement pour l'humanité, peu de princes ſacrifient les jouiſſances paiſibles du rang ſuprême à une vaine gloire, qui coute tant de larmes & de ſang. Ils ſont paſſés, ces tems barbares, où la guerre était preſque le ſeul chemin qui conduiſit à la poſtérité. Un prince pacifique pourra déſormais aſpirer au titre de grand, qu'on ſemblait avoir juſqu'ici réſervé aux fléaux du monde. Les ſouverains ont, pour s'illuſtrer, des moyens plus doux & tout auſſi ſûrs. Je ſuis ſeulement fâché que nos nombreuſes armées, toujours ſubſiſtantes, ſemblent dépoſer contre ces changements ; mais c'eſt une précaution qu'une malheureuſe néceſſité preſcrit ; & ces préparatifs de guerre, loin d'allarmer les ſujets, doivent être pour eux des garants de la paix ; ce qui doit ſur-tout s'entendre

de mes états, dont les voiſins n'ont pas encore tout-à-fait adopté nos maximes pacifiques.

L. R. De proche en proche la même excuſe fait tenir toutes les puiſſances ſur la défenſive, & jamais l'Europe n'eut peut-être une apparence plus belliqueuſe; mais je conviens avec vous qu'elle paraît preſque guérie de la manie des conquêtes. J'ajouterai auſſi que les guerres ſont moins cruelles, & les guerriers plus généreux. On ſent mieux, par-tout, le véritable avantage des ſujets; & l'on en viendra bientôt à préférer généralement les épis à de ſtériles lauriers. Eh bien, mon frère! nous devrons cependant cette révolution à la philoſophie qu'on s'eſt efforcé de nous rendre ſuſpecte: à force d'en répéter les maximes, ſes éloquents interprètes les ont fait adopter aux princes eux-mêmes. Nous ne pouvons lui refuſer de la reconnaiſſance, ſauf à reprimer les excès auxquels la porte quelquefois ſon zèle.

M. L. C. Il eſt un peu difficile de fixer les bornes qu'on lui doit laiſſer. Une liberté abſolue dégénérerait certainement en licence; & cette licence pourrait échauffer les têtes & exciter des révoltes.



L. R. Mais voyez, mon confrère, ſi on ſe révolte plus en Angleterre, en Suiſſe & en Hollande, qu'ailleurs. On y dit, on y écrit ce que l'on a ſur le cœur, & l'on eſt conſolé.

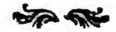


M. L. C. Ah! vos François ſont encore plus accommodants. Il ne leur faut qu'un vaudeville, pour les ſoulager. Mais, pour en revenir à notre queſtion, ce qui eſt ſans conſéquence dans un pays, en aurait beaucoup dans tout autre. Cette liberté de penſer & d'écrire tient eſſentiellement aux gouvernements des états que vous venez de nommer. Elle datte des révolutions qui leur ont donné leur conſiſtance actuelle. Elle ſert à leur faire prendre le change ſur ce qu'ils n'ont pas & qu'ils croient avoir. Elle leur

tient lieu, par exemple, de la liberté politique dont on n'y jouit guère plus qu'ailleurs. Mais dans nos états, la religion surtout est intéressée à ce que l'on mette un frein aux langues & aux plumes. Voyez où elle en est dans ceux dont nous parlions.

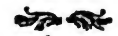


L. R. Vous croyez donc, mon frère, la religion de grande importance dans un état? Vous avez bien raison.

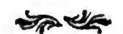


M. L. C. Je plains le souverain qui en doute, mon cher confrère. Vos philosophes n'ont pas vu l'homme d'assez près, ils ne l'ont pas vu dans toutes les classes, pour décider que la religion est un frein impuissant pour lui. Parcequ'ils ont d'autres motifs que celui-là pour éviter le mal, ils supposent tous les hommes dans le même cas. Que cette manière de juger a causé d'erreurs! & pour les souverains, croyez-vous la religion inutile? Tenez, je me rappelle qu'au rétablissement d'un de vos parlemens, un avocat

général fit de la religion une définition qui m'a frappé. *Elle vient*, diſait-il, *donner un Dieu à l'homme qui n'a rien; impoſer un Dieu à l'homme qui a tout.* Il avait bien raiſon. Elle eſt ſalutaire pour les grands, & conſolante pour les petits. Si c'eſt une illuſion, elle eſt précieuſe; & je ſaurais mauvais gré à qui voudrait la diſſiper.



L. R. Je vous avoue auſſi que, ſur ce point, je ne ſuis pas content de nos philoſophes modernes. Ils nous diſent, d'un ton de déclamateurs, qu'il faut toujours annoncer la vérité avec courage, qu'elle ne peut jamais nuire. Mais je ſoutiendrais le contraire, quand même leurs opinions ſeraient des vérités; & je crois qu'on ne ſaurait trop en arrêter les progrès.



M. L. C. Ils ne ſont heureuſement pas tous du même avis, du moins quant aux ſouverains. Monteſquieu, qu'ils ne ſoupçon-

neront probablement pas de cagotiſme, s'explique à ce ſujet bien ſenſément.



L. R. Ne dit-il pas, quelque part, qu'un roi, ſans religion, eſt une bête féroce ſans frein, qui devore les paſſans?



M. L. C. Préciſément. Le trait eſt un peu exagéré. C'eſt que le cher préſident était quelquefois plus poëte que philoſophe. Mais, au fond, il avait bien raiſon. Quand même un prince ſerait naturellement bon, ſans ce ſecours, il ne pourrait s'en paſſer. Son irréligion, qu'il ne pourrait cacher, pervertirait bientôt ſa cour, & de proche en proche, les trois quarts de ſon royaume.

L. R. Vous m'édifiez, mon frère. On voit bien que vous devez la vie & l'éducation à une mère pieuſe.

M. L. C. Ah! je ſuis encore loin de lui

reſſembler ; & quoiqu'elle ſoit fort exemplaire, je vous avouerai, entre nous, que je n'en ſuis pas fâché. Je craindrais d'en venir, avec le tems, à l'excès de la dévotion, qui a peut-être plus d'inconvéniens, que l'excès oppoſé. Voyez votre grand Louis XIV. Je rougis pour lui des dernières années de ſon règne. On ne peut ſe cacher que l'affaibliſſement ſeul produiſit ſon changement ; & loin d'édifier, il paraît ridicule. Je voudrais toujours m'en tenir à cette tolérance raiſonnable, qui tient le milieu entre le fanatiſme & l'indifférentiſme.

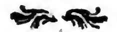


L. R. Mais, mon frère, ce milieu eſt bien difficile à ſaiſir, pour nous ſur-tout, qui trouvons une religion établie excluſivement dans nos états. Je ne craindrais pas les proteſtans. Les lumières qui couvrent la France, y rendroient, je crois, leur ſéjour ſans inconvéniens. Je les y laiſſerais, ſi je les y avais trouvés ; mais ma règle eſt que, ſurtout en matière de religion, il faut ſe garder des nouveautés.

M. L. C. Je penſe de même; mais j'ai outre cela des raiſons politiques pour ne pas admettre les proteſtants. Quel triomphe pour ce corps évangelique, qui aſpire déja à balancer mon autorité, partout où la religion ſe trouve un peu intéreſſée !



L. R. Mais ne ſerait-ce pas le moyen de le diſſoudre, & d'en avoir bon marché ?



M. L. C. Non pas. Cette victoire ne le rendrait que plus entreprenant. D'ailleurs, combien je mécontenterais de catholiques ! Car, en Allemagne, l'éloignement entre les ſectes ſubſiſte encore, quoique l'on diſe. Si vous ſaviez avec quel acharnement elles ſoutiennent leurs droits; comme elles analyſent les loix ſur leſquelles ils ſont fondés. Les catholiques croiraient l'empire bouleverſé, ſi l'on portait une telle atteinte à la conſtitution.



L. R. Je n'aurais rien de pareil à redouter.

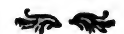
On dit même qu'à Strasbourg, les catholiques & les proteſtants s'accordent fort bien. Mais j'aurais mon clergé qui crierait à l'irréligion. J'aurais mes politiques qui prédiraient des guerres civiles. J'aime de toutes façons la paix, au-dedans comme au-dehors.



M. L. C. J'en dis tout autant; & cependant on n'en veut rien croire en Europe. On y ſuppoſe que je convoite la Siléſie & la Lorrai n.



L. R. Mais, mon confrère, votre procédé avec la Pologne, prouve cependant que vous n'êtes pas tout-à-fait ennemi des nouvelles acquiſitions.



M. L. C. L'on n'en doit rien conclure qui puiſſe allarmer les puiſſances voiſines. Il y a une grande différence entre faire revivre d'anciens droits, qu'on n'eſt pas cenſé avoir abandonnés, & s'emparer, ſans prétexte plauſible, d'états cédés par des traités for-

mels ; entre adopter des ſujets qui béniſſent la main qui les arrache à l'oppreſſion, & ſubjuguer, par force, des citoyens qui ſe trouvent malheureux ſous leur nouvelle domination.



L. R. Vous voulez donc que je compte ſur la durée de notre bonne intelligence ?



M. L. C. Je crois, mon frère, pouvoir vous en répondre. Le moyen de me brouiller avec une nation qui paraît aimer ma ſœur, avec un prince qui fait ſon bonheur ? Je ne tiendrais pas à l'idée que ſon cœur ſerait partagé entre les vœux qu'elle formerait alternativement pour l'un & l'autre parti.

L. R. Vous avez raiſon, mon frère, ne donnons pas à l'Europe le ſpectacle ſcandaleux d'une rupture. Il y a aſſez long-tems que l'on a dit, que les princes ne connaiſſaient d'autres loix que leur intérêt. Prouvons que les ſentimens de la nature, que l'a-

mour pour leurs peuples entrent pour quelque chofe dans leurs combinaifons.



M. L. C. S'ils voyaient plus fouvent leurs parens & leurs fujets, fans doute ces deux motifs conferveraient tout leur pouvoir fur eux. Mais une trifte étiquette nous en tient prefque toujours éloignés. Peu-à-peu, ces liens fe relâchent; & des êtres qui devaient nous être chers à jamais, finiffent par nous devenir indifférens.



L. R. C'eft ainfi que fouvent on met fur notre compte ce qu'il faudrait attribuer aux circonftances.



M. L. C. Il eft vrai que nous pourrions quelquefois commander à ces circonftances, à celles, par exemple, qui nous empêchent de nous voir davantage. Pourquoi faut-il qu'une princeffe, au moment où elle s'établit, quitte fa mère & fes frères pour toujours? J'éprouve bien, par moi-même, l'effet qu'auraient fur nous de plus fréquentes

entrevues. Tenez, mon cher frère, depuis que j'ai vu ma ſœur, j'aime encore plus votre nation ; & je ſens que vous, en particulier, je vous aime pour la vie.



L. R. Je vous en promettrais bien autant. Je vous aimais auparavant, ſur parole. Vous auriez fort bien pu être empereur, & mon beau-frère, & ne pas me convenir par votre perſonnel. A préſent que je vous connais, mon attachement eſt motivé, & je vous réponds qu'il ſera durable.



M. L. C. On ſerait bien étonné de nous entendre parler de notre amitié, comme de ſimples particuliers : nous, qu'on ſuppoſe toujours montés ſur des échaſſes, parlant avec un porte-voix, & n'ouvrant la bouche que pour donner nos *ordres ſuprêmes.*



L. R. Ceux qui nous voient de près doivent trouver bien extraordinaire la manière dont on nous peint. On eſt ſi accoutumé de

ſe repréſenter un roi, d'après ces fauſſes copies, que, ſans la réputation de popularité dont jouit Henri IV., l'on n'aurait jamais oſé l'introduire ſur la ſcène, pour le faire parler en proſe & d'un ton familier. Cela aurait choqué toutes les vraiſemblances. L'auteur n'aurait pas manqué d'être cité au tribunal d'ariſtote ou de quelque pédant moderne qui, du fond de ſon cabinet, s'érige en juge de toutes les convenances.



M. L. C. Je croirais aſſés que les tableaux exagérés que l'on fait de nous, pourraient bien augmenter l'illuſion qui règne ſur notre compte. Ils ſont comme ces verres, à travers leſquels un homme ordinaire paraît un géant. Cet homme, ſi on ne l'avait vu que de cette façon, viendrait toujours ſe retracer à l'imagination, ſous une forme giganteſque.

L. R. On croit que nous ne devons & ne pouvons nous exprimer que comme Pompée & Sertorius, ſous la plume de Corneille. Et ſi, par haſard, quelqu'un avait entendu no-

tre converſation à bâtons rompus, tantôt grave, tantôt plaiſante, & qu'il s'aviſât de de la faire imprimer, on ne manquerait pas de le prendre pour un impoſteur : on ne manquerait pas de dire : cet homme, on le voit bien, n'a pas beaucoup fréquenté les rois. Que ſa feinte eſt maladroite ! oh oui ! c'eſt bien ainſi que des ſouverains s'entretiennent !

M. L. C. C'eſt ce qui m'a fait penſer ſouvent que les princes, & ceux qui vivent avec eux, doivent trouver rarement du plaiſir aux tragédies. Le preſtige y ceſſe pour eux. Un menſonge ne peut guères plaire, quand tout vous annonce que c'en eſt un.



L. R. Mais à propos de ſpectacles, mon frère ; voici l'heure de celui qu'on nous donne aujourd'hui. Sortons : car je me pique de faire attendre le moins que je puis.



M. L. C. C'eſt auſſi ma méthode. Nous avons tant d'autres moyens de marquer notre ſupériorité.

L. R. Pourquoi ne pas dédaigner celui-là? C'eſt une attention qui coute ſi peu, & dont on ne manque pas de nous ſavoir gré. Les français ſont uniques pour cela. On peut bien dire qu'avec eux rien n'eſt perdu.



M. L. C. C'eſt qu'il eſt ſi doux de ne faire de mécontens en rien. On en retire d'ailleurs un autre avantage. Ce ſoin de plaire, dans les choſes qui dépendent de nous, fait penſer que celles qui déplaiſent, ne doivent pas être miſes ſur notre compte.



L. R. L'excellente politique, mon cher frère, que celle qui tend à nous faire aimer davantage; malheureuſement il eſt peu de princes qui en faſſent une étude.

EN prononçant ces dernières phraſes, les deux auguſtes interlocuteurs s'étaient levés. Leur auditeur tremblant, qu'on oublie depuis une demie-heure, ſentit alors redoubler

ſes friſſons. Dans une poſture fort gênante, & tranſi de peur, il était fort à plaindre. Cependant il ne vit qu'avec beaucoup de peine, la fin d'un entretien qui ne lui avait guère laiſſé le tems de ſonger à lui-même. Les deux princes ſe prirent par la main, & s'avancerent vers la porte. Il aurait voulu s'anéantir devant eux. Heureuſement qu'ils ne ſongeaient guère à lui. A l'abri de ſon rempart, il leur échappa une ſeconde fois. Le moment où ils ſortirent, fut celui de ſa délivrance. Il ſe leva & commenca enfin à reſpirer, à ſe livrer à toute ſon admiration. Que de ſagacité, ſe diſait-il, que de franchiſe, que d'humanité! Quel dommage que deux ſouverains pareils fuſſent pervertis, ou qu'on les gênât dans le bien qu'ils ont envie de faire! Il les ſuivit de près. Tous les yeux étaient tournés de leur côté. Il n'en reſtait heureuſement pas pour lui. Il ſortit donc ſans accident, & courut chez lui tranſcrire au plus vîte ce qu'on vient de lire.

F I N.